



*miz an
demeure*



*ces poèmes ont été écrits
entre les mois de Mars et Juin 2020
durant une période étrange
(soulèvements, confinement)
durant laquelle une étrangeté s'est répandue
au jour où j'édite ce recueil
nous sommes en septembre 2020
cette étrangeté s'est installée
le capitalisme absolu s'en gargarise ...
moi depuis j'ai quitté Paris*

*m o i l a g r è v e
j e l ' a i m e b i e n*

moi la grève je l'aime bien
parce qu'au lieu de me dépêcher
je suis obligée de prendre mon temps.
moi j'suis artiste au RSA
c'est ma retraite anticipée, alors la grève
moi je connais.
moi la grève je l'aime bien
parce qu'à la place des émissions
y'a la musique à la radio
moi la grève je la crèverai bien
parce qu'après tout elle me ressemble.
mais moi la grève je l'aime bien
parce qu'elle est prétexte à traîner
c'est la démission générale
et dans la ville elle pointe du doigt
nos corps qui sont trop fatigués
pour pas rester agglutinés
et dépendants des transporteurs

moi j'aime la grève car tout l'monde zone
j'aime bien la grève parce que
ça handicape la ville
j'aime bien la grève parce que je reste 4 heures
dans l'bus à sentir toutes les odeurs
et j'ai le temps de regarder la ville
comme un vieux film qui défile
moi la grève je l'aime bien
parce qu'elle m'oblige à prendre le temps
le temps de regarder la lune
dans le ciel rose du soir d'hiver
j'aime bien la grève
elle m'autorise à être auteure de ma lenteur
elle m'autorise à ne pas prendre
mon téléphone
elle me permet de disparaître
la grève des transports à Paris,
c'est la neige sur la côte d'Azur
la défaite généralisée
et la défaite, moi c'est la fête

P a r i s , M a r s 2 0 2 0





M I Z A N

Allez c'est cool : tout le monde va pouvoir faire comme moi
et j'vais pouvoir être comme tout l'monde !

C'que j'attendais va arriver,
enfin vous allez me comprendre. Rester at home
toute la journée, y'a pas mieux pour prendre du plaisir.

Les premiers jours ça va baiser, ça va se marrer,
jouer aux cartes, se retrouver.

« Tu avais un troisième prénom? Comme c'est marrant, je
ne savais pas (...) Merde la Wi-fi ne marche plus »

Y'en a des couples qui vont sauter, des enfants qui vont se
rendre compte que leurs parents sont demeurés.

Mise en demeure, à quarante ans ?

Ton univers sera carcéral. Tu vas pouvoir aimer tes gosses,
sentir ta vie, la consommer. Vraiment sentir de quoi est
fait ton quotidien, matériellement. Pétrir la matière de
l'existence dans ce qu'elle a de prosaïque, de bien concret,
de produit vaisselle, de plastiques déchets.

L'âge que tu as, la société,
tu vas pouvoir les jouer a fond.

D E M E U R E

** c o n f i n e m e n t*

Être pleinement, discrètement, avec toi même ;
murmurer aux oreilles des murs, all day long.
Tu jouera donc à domicile.
Tout le monde dedans, on ne sort plus,
regardez-vous dans le blanc du cul.
Ceux qui vivent seuls vont enfin pouvoir s'épiler.
Devenir auto-entrepreneuse, webcameur, auto-plombier,
semi-poète.
2020 ça va être la flemme.
Fainéantise épileptique et angoissée.
La canicule au mois d'Avril,
les flics au cul parce qu'on se ressemble.
Restez chez vous, visage couvert.
Tweetez un peu, switchez de bord,
mouches-toi dans le coude et check avec ;
gardez vos mômes,
aimez leurs miasmes, et tous ensemble allons voter.
2020 ça va être la flemme.
Ceux qui pouvaient toucher la retraite
périront du Covid 19.



Ce virus est un anarchiste,
pédophobe altermondialiste,
furieux anti-capitaliste.
Allez les boomers au brancard.
La terreur se micro-scopise
Covid est fier (comme le monde) et radical,
et peut-être est-il en colère.
Les SDF vont observer
une baisse considérable du chiffre.
Nos vies moyennes vont-elles changer,
une fois deux semaines à la maison ?
Y'en a des couples qui vont s'aimer,
des enfants qui vont se rendre compte
que leurs parents sont trop stylés.
J'faisais déjà rien de mes journées,
et je vais pouvoir continuer. Je vais pouvoir
me fondre dans le masse.
Et pour une fois, y'aura des gens à observer,
à travers les fenêtres d'en face.



Paris, Avril
(confinement)
2020



L A F Ê T E
E S T F I N E

il est presqu'absurde, tout ce calme
absurdes les immeubles sans voitures absurdes les rues
absurdes les rails
absurdes et belles les allées absurde et fort le soleil fier
il y a le ciel qui est plus bleu
il y a mon cœur qui est plus calme
il y a mes jambes qui réapprennent à se côtoyer
Deux trois avions
et le silence presque absolu
une ville où l'on distingue les sons
on ne le croit que si on l'a vu
le calme plat et l'agitation intérieure qui ne trouve
pas tellement de reflet
et pour unique compagnie l'odeur fugace de mes pets ...
la fête est fine l'ouïe aussi
on a beau dire mais c'est joli
et c'est un peu miraculeux
cette douloureuse absence de bruit
Il y a les heures qui tombent en trombe
mon désespoir et mon vertige
et des légèretés soudaines
un incompréhensible accord
je suis la ville et me je me vide

Deux trois avions
et le silence presque absolu une ville où l'on distingue les
sons on ne le croit que si on l'a vu
le calme plat
et l'agitation intérieure qui ne trouve pas tellement de reflet
et pour unique compagnie l'odeur fugace de mes pets ...
la fête est fine l'ouïe aussi
on a beau dire mais c'est joli
et c'est un peu miraculeux
cette douloureuse absence de bruit
Il y a les heures qui tombent en trombe
mon désespoir et mon vertige
et des légèretés soudaines
un incompréhensible accord je suis la ville et me je me vide
Si du vaste cancer du monde, nous ne sommes qu'une
métastase
ici commence notre défense notre replis
contre ses anticorps à lui.

P a r i s , A v r i l 2 0 2 0





Va donc falloir reprendre nos vies et appeler ça des existences.
Tu vas pouvoir sortir dehors, mais tout en gardant tes distances.
Je vais pouvoir zoner en publique, ré-exposer mon désespoir.
Mon corps va pouvoir s'actionner, et se promener sans
ordonnance. Malgré mon devenir-pudique, et mon statut non-
salaridé, malgré mes six kilos en + et mes habitudes avariées.
Oui ça y'est la sieste est finie, c'est la rentrée,
l'heure de la grande désillusion.
J'm'appelle Daisy, Daisy Fusion.
L'un dit « on va se mettre super cher », l'autre dit non. Lundi 11
Mai, ma fainéantise fait un bond.
Va falloir sortir les mouchoirs,
et puis refaire ses ablutions. Mon coeur est là, dans un tiroir.
« Vas le reprendre » me dit Martine, « et pourquoi faire ? » je lui
réponds. « La vie reprend : on s'déconfine ! »
J'regarde dehors, des petites pelotes de laine grise tombent du
ciel. « Je me sens mal, j'ai mal au vide. »
Faute de frappe.
« Tu voulais dire j'ai mal au bide ? »

C'est décidé, lundi matin j'ferais semblant d'aller
au boulot, j'irai pointer dans une église
ou bien dans un supermarché.

f r a p p e

On est devenus des vidéos, l'empathie nous a transformés.
C'est pas que je manque d'esprit d'équipe,
je me rend bien compte qu'on se prépare à un acte assez athlétique : celui d'accoucher de nous- mêmes.

Seulement voilà, j'ai le Baby Bloom,
et je sais toujours pas quoi faire.

« Va chez le coiffeur » me dit Martine,
et moi j'ai dis d'fermer sa gueule.

Elle me dit qu'elle dit ça pour moi,
que j'fous le cafard et que j'resemble à ma grand-mère. En soi
c'est vrai,

j'suis un gros thon et j'ai l'air vieille,
et pourtant j'en n'ai rien à foutre.

J'regarde dehors, les rues d'en bas, les gens se promènent, les
secondes passent longuement.

La laine continue de tomber, elle surfe doucement. Martine
s'épile, elle se prépare. Et moi, le ghost, quand Martine se
retourne vers moi, je tord la peau de mon visage pour qu'il
exprime l'hostilité. Elle doit penser que j'ai envie de chier.

L'orage éclate, tout devient sombre. J'observe mes concitoyens
depuis le god-mode du balcon. On est sous vigilance orange.

Un éclair flash et la grêle commence à tomber.

Des éclats de verre.



Les consommateurs printaniers
accélèrent légèrement le pas, les sacs sont lourds,
les roues des cadis crissent au sol.
La lumière est épileptique, un flash ré-éclaire la rue.
On dirait que le ciel balance
des petites billes de pistolet et qu'un paparazzi mitraille. Ça a
l'air super douloureux
de les recevoir dans le creux du cou.
Martine me rejoint, et on regarde. Vus d'ici nos
concitoyens ressemblent un peu
à des insectes
qui se dépêchent consciencieusement
sous le fouet d'une urine céleste.
Hallucinant le bruit que ça fait, du verre pilé
qui se déverse.
Les éclairs craquent et au passage
éclatent les yeux et les tympan. Personne ne court
ni ne s'arrête, les corps continuent leur chemin.
C'est fou c'que ça peut endurer,
un être humain ...
C'est à peu près à ce moment là que Martine
fit une remarque de journaliste,
qui signa son arrêt de mort. Je peux à peine écrire cette phrase.
Comprenez-moi j'avais juré tuer quiconque qui prononcerai
encore ce mot.

J'avais juré devant Franprix que je butterai n'importe qui, qui prononcerait ce mot maudit.

Ce fut Martine, malheureusement.

Les gens d'en bas continuaient docilement,
dessous la pluie de glace pilée qui trouait les sacs en plastique.
Et là dans je n'sais quel élan, et dans un style france-culturel,
Martine dit, les paupières closes,
« c'est une image de résilience ».

D'un coup tout est devenu flou,
y'avait beaucoup d'bruit dans ma tête,
l'angoisse était devenue trop grande un goût de métal m'envahissait je pleurais déjà à moitié mon eczéma
me démangeait et la casserole en fonte noire
que j'avais déjà empoignée alla se fracasser sur sa tempe. Son corps s'écroula sur le sol et le sang des veines de sa tête — ce sang pourpre épais et sucré, qu'après tout on a en commun — est venu rejoindre lentement,
mes dix orteils, indifférents,
sur le carrelage froid de la cuisine. On est dimanche,
il est seize heures, j'ai tué ma soeur à quinze heures, et après avoir contacté les policiers j'ai écrit ce texte.
C'est la première fois depuis des mois que je respire, et c'est intense. Va donc falloir reprendre nos vies et appeler ça des existences.



A l e x .

Encore une soirée ennuyeuse dont on dira
qu'elle était chouette.

Partout dans le monde, le système en prenait un coup,
une énorme crise se préparait ; les chefs d'états
allaient sans doute nous bombarder à grand jet d'monnaie
virtuelle, afin d'éteindre l'incendie. Des Canadiens de billets
et des geysers de bitcoins, c'est ça qu'il faudrait dégainer
pour qu'on reste des brebis dociles. Vaste projet.

L'hygiénisme a rempli nos vies, gère le vide, et nous
maintient dans cet espace indéchiffrable on ne peut plus
quitter la ville. Paris c'est comme la cigarette,
c'est mauvais et on en redemande, ça fait stylé. Reste qu'en
tout cas, le capitalisme avait mal, il patientait comme un
dealer dont les clients n'ont plus d'oseille. Il attendait.
D'ailleurs c'est ce que tout le monde faisait, on attendait
que ça explose, que les cendres reprennent un peu feu.

Alex était sorti pour boire avec deux vagues
copines à lui. La compagnie de ces filles là lui permettait
d'être quelconque.

Elles étaient si imbues d'elles-même
(elles s'étaient tellement bues elles-même)
qu'on pouvait juste les côtoyer sans dire ou être quoi que
ce soit. C'était précisément ainsi, en n'étant rien, qu'il
était lui ; silencieux et transparent, simple
relais de leurs récits. Il commentait et ponctuait
suffisamment pour qu'on ne remarque presque rien
de son absence, et il buvait (comme souvent les timides)
beaucoup. Ce qu'elles expulsaient par les mots,
il l'ingurgitait en vinasse, si bien qu'entre eux s'intercalait
une sorte de système digestif, et la conversation coulait.
Quand il ne savait pas quoi dire, il trouvait
quand même quelque chose, et son besoin d'être entouré
complétait plutôt bien le leur, d'être entendues.
Elles discutaient de leurs boulots,
du milieu de l'art contemporain, elles échangeaient des
politesses, des flatteries, parlaient tactiques, projets, dé-
parts. Il se disait qu'elles étaient vivaces ces copines,
lui dont tout début d'ambition était tout de suite
annulé par une flemme interminable ... Car de toute façon
... à quoi bon ?

Encore une époque difficile dont tous les manuels scolaires diront qu'elle était formidable.

Et pendant ce temps Alex buvait sur les quais de Seine, et tous les bourgeois faisaient de même, bien que ça soit devenu illégal. Il venait de toucher son chômage, mais allait reprendre du travail, dans la régie, dans les musées. C'était très chiant mais au moins il voyait du monde. Les études qu'avait faites Alex étaient dites bonnes et prestigieuses, depuis son diplôme il zonait. Les gens lui servaient de fond d'écran, il les écoutait sans les voir, les regardait sans les entendre.

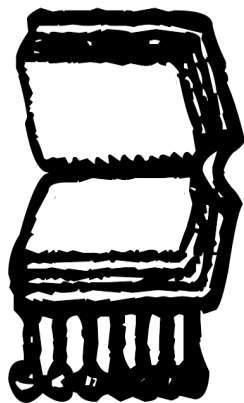
Alex était indifférent. Il l'était face à ces amis et l'était face à sa famille. Tout ce qui était calme, mesuré, argumenté le rendait démesurément calme, sans argument. Seules la violence et la bêtise le ravivait. Ainsi le porno, la presse fasciste et les journaux de gauche radicale le réanimaient.

Mais ça se produisait rarement, abruti qu'il était tout le temps à force de biture, de bitume, d'écran et de bouffe industrielle. Les émissions de radio mainstream, semblant lui donner de la culture, annihilait en lui toute espèce de motivation. Il était devenu un tuyau, abruti qu'il était de podcasts et de bière blonde. Heureusement il y a la musique. En écouter, ça le réveillait. Il suffisait d'entendre quelques notes de bonne musique, ou même de musique commerciale, pour lui redonner l'impression qu'il valait peut-être quelque chose, et qu'on avait, nous les humains, peut-être en nous, un sac de noeuds qui frétillait et qui pourrait s'appeler une âme ... Il n'en écoutait pas souvent, dans une telle vie se souvenir qu'on a une âme est douloureux. Alex était donc plutôt calme, et beau garçon. Il attendait, comme tout le monde.

P a r i s , M a i 2 0 2 0

<3

ÉDITIONS LE F(L)EU(VE)
DU DEDANS
269 AV. ALPHONSE TOREILLE
06140 VENCE





LEILA CHAIX